

L'ENFANT DE PRAGUE

EUGÈNE GREEN

L'ENFANT
DE PRAGUE

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2017

ISBN: 978-2-7529-1098-1

O wär ich,
wär ich ein Knabe und dürft es noch werden und säße
in die künftigen Arme gestützt und läse von Simson,
wie seine Mutter erst nichts und denn alles gebar.

*Ô que je puisse,
que je puisse être un jeune garçon, le devenir encore, et me trouver assis
soutenu par les bras du futur, à lire l'histoire de Samson,
comme sa mère enfanta d'abord rien, ensuite tout.*

RAINER MARIA RILKE

Bože, ta obět zápalná
hned se obětuj tobě,
co mám, dámť všechno zouplna,
nic nezanechám sobě.
Přid', ó Plamene božský!
spal mne se všim ohněm lásky.

*Mon Dieu, allume sans tarder,
Pour que ne reste rien de moi,
Ce corps vivant qui t'est voué:
Ce que je suis est tout à toi.
Descends sur moi, Flamme d'amour,
Consumes tout, et pour toujours.*

ADAM MICHNA Z OTRADOVIC

Pour prononcer les noms tchèques

Le tchèque est une langue du groupe slave occidental, comme le polonais et le slovaque. Son écriture moderne, mise au point par Jan Hus au ^{xiv}^e siècle, note les sons avec une grande exactitude, et sert de base pour l'alphabet phonétique international.

Accent d'intensité

L'accent d'intensité, qui est fort, tombe systématiquement sur la première syllabe de chaque mot, ou sur la préposition qui se joint au substantif.

Voyelles et diphtongues

Les cinq voyelles, *a, e, í, o, u*, ont leur valeur latine, et *e* et *o* sont très ouverts, jamais fermés. *U* se prononce comme *ou* en français. En tchèque, la graphie *ou* représente une diphtongue.

Toute voyelle est longue ou brève par nature. Lorsque la voyelle est longue, elle est surmontée d'un accent aigu : *á, é, í, ó, ú*. Dans certains mots, *ú* s'écrit *ů*.

Les lettres *y* et *ý* représentent les mêmes sons que *i* et *í*, et s'utilisent après *n, t*, ou *d* lorsque ces consonnes ne sont pas palatalisées (« mouillées »).

Consonnes

Consonnes vocaliques :

l et *r* sont des consonnes demi-vocaliques, et peuvent former une syllabe. *l* ressemble à la même lettre dans l'anglais *all* ou dans le portugais *leite*, et *r* représente plus ou moins le même son que la lettre correspondante dans le mot *barbarian* prononcé par un... Étatsunitien.

Consonnes palatales :

Le signe \checkmark (*haček*) placé au-dessus d'une consonne la rend palatale (« mouillée »)¹. Voici ce groupe de consonnes avec leur prononciation indiquée selon le système orthographique français :

\check{c} = tch

\check{d} = dy

\check{n} = ny

\check{s} = ch

\check{t} = ty

\check{z} = j

\check{r} représente un son qui n'existe qu'en tchèque, un *r* fortement « roulé » où la langue avance en même temps. Si on essaie de prononcer *rj*, on s'en approche.

Lorsque la consonne palatale est suivie de *e*, on met le *haček* au-dessus de la voyelle : $\check{n}\check{e}$ = nyê.

Dans le groupe $\check{m}\check{e}$, on prononce un \check{n} qui ne s'écrit pas : $\check{m}\check{e}$ = mnyê.

Devant *i* (mais non *y*), *n*, *t*, et *d* se palatalisent, sans autre indication dans l'orthographe : $\check{n}i$ = nyi, $\check{t}i$ = tyi, $\check{d}i$ = dyi.

Autres consonnes :

En fin de mot, une consonne sonore devient sourde : $d = t$, $g = k$, $b = p$ etc.

c se prononce toujours *ts*.

ch se prononce non pas comme en français, mais comme dans l'allemand *Bach*.

1. Pour les dentales *t* et *d*, une apostrophe après la lettre remplace le *haček*.

h est aspiré en début de mot, comme en anglais ou en allemand, et ailleurs c'est l'équivalent du tchèque *ch*.

j se prononce comme *y* en français.

s se prononce toujours comme un *s* initial en français.

v se prononce comme en français, sauf devant une consonne sourde, où il se prononce *f*.

Les autres consonnes ont la même valeur qu'en français.

Quelques noms avec des indications de prononciation en utilisant l'orthographe française, avec le signe χ pour le *ch* tchèque, et le macron¹ pour indiquer une voyelle longue, la syllabe accentuée étant en gras²:

Dušková = **douch**kovā, Miloš = **miloch**, Zdeněk = **zdēnyêk**, Korouhvička = **koro**'ou χ vitchka, staréměsto náměstí = **starēmnyêsto** **nāmněstyī**, Václavské náměstí = **vātslafskē nāmnyēstyī**, Stavovské Divadlo = **stavofskē** **divadlo**, Lobkovic = **lobkovits**, Ovocný trh = **ovotsnī** $\text{tr}\chi$, Roudnice **na** Labem = **rodnyitsê** **nalabêm**, Vojtěch = **voityêχ**, Chlum = χ loum, Bořita = **borjita**, Martinic = **martyinyits**, Bezručic = **bezroujits**, Světlý = **svyêtli**, Šturmová = **chtour**movā, Bartolomějská = **bartolomnyêiskā**, Kunštát = **kouchtāt**.

1. Le nom de ce trait placé au-dessus d'une voyelle pour indiquer qu'elle est longue, et employé en latin, en letton, et dans d'autres langues, n'a aucun rapport avec l'actualité politique.

2. Le *r* et le *l* dans les indications de prononciation représentent non pas leur équivalent français, mais ces lettres prononcées par un Étatsunien dans son idiome sonore.

Personnages historiques

Tous les personnages de ce récit sont des fictions, puisqu'il s'agit d'un roman. Mais pour aider le lecteur nous citons ici tous ceux qui ont eu une existence historique, y compris les plus connus, ainsi que ceux qui n'apparaissent que sous forme de référence, afin de préciser leurs rapports avec la Bohême.

RAINER MARIA RILKE (1875-1926), grand poète germanophone né à Prague, son point d'attache pendant les vingt premières années de sa vie.

ADAM MICHNA Z OTRADOVIC (d'Otradovice) (1600-1676), le plus important poète et musicien tchèque du XVII^e siècle.

SAINT VENCESLAS (Svatý Václav) (907-929), deuxième duc, et saint patron, de Bohême. Il fut élevé par sainte Ludmilla, sa grand'mère chrétienne, que sa mère païenne Drahomira fit assassiner. En devenant duc en 922, Venceslas fit emprisonner sa mère, mais il était connu pour sa piété et pour son hostilité à la violence. Son frère Boleslav l'assassina devant l'église de Stará Boleslav, et prit le pouvoir.

CHARLES (KAREL) IV (1316-1378), roi de Bohême et empereur des Romains. Fils de Jean de Luxembourg et d'Élisabeth de Bohême, héritière de la dynastie tchèque des Přemyslides, il fut élevé à la cour de France. Il fit de Prague la capitale du Saint

Empire, et un centre de culture, où il invita de nombreux artistes, fit construire la cathédrale Saint-Guy, et fonda l'université de Prague, qui porte encore son nom.

WOLFGANG AMADEUS MOZART (1756-1791), compositeur autrichien. Son opéra *Les Noces de Figaro*, après un échec à Vienne, connut un grand succès lorsqu'il le dirigea au Stavovské Divadlo (Théâtre des États) de Prague. Deux de ses autres opéras y furent créés par la suite : *Don Giovanni*, et *La Clémence de Titus*. À Prague il fut hôte d'un couple d'amis, le compositeur František Xavier Dušek et sa femme, la cantatrice Josefina Dušková.

POLYXENA DE LOBKOVIC (1566-1642), comtesse puis princesse. Fille du comte Vratislav de Pernštejn, grand chancelier de Bohême, et d'une noble espagnole, Maria Maximiliana Manrique de Lara y Mendoza, elle épousa en 1587 le comte Vilém de Rožemberk, de trente et un ans son aîné, grand burgrave et grand trésorier de Bohême, qui tenait une cour princière dans son château de Český Krumlov. Bien qu'elle fût sa quatrième épouse, il n'eut jamais d'enfant, et il mourut en 1592. En 1603 elle épousa Zdeněk Popel de Lobkovic, grand chancelier de Bohême. La naissance en 1609 de leur fils unique, Václav Eusebius, alors qu'elle avait presque quarante-trois ans, était considérée comme miraculeuse. Elle protégea les trois survivants de la défenestration de 1618, point de départ de la Guerre de Trente Ans. Polyxena reçut de sa mère une statuette espagnole, qu'on appelle l'Enfant Jésus de Prague, et qu'elle donna au couvent des carmélites de Malá Strana, où elle se trouve toujours, dans l'église Notre-Dame-des-Neiges.

ZDENĚK VOJTĚCH POPEL DE LOBKOVIC (1568-1628), comte, puis prince, issu d'une des principales familles de la noblesse tchèque, grand chancelier de Bohême, époux de Polyxena. Catholique, et fidèle aux Habsbourg, il mena la répression, et vit s'accroître sa fortune, après la défaite de la révolte protestante à la bataille de Bilá Hora (la Montagne blanche) en 1620. Pour ses services rendus il reçut le titre de prince impérial.

VILÉM SLAVATA DE CHLUM (1572-1652), comte, vice-régent impérial de Bohême, défenestré du château de Prague en 1618, avec Jaroslav Bořita de Martinic et leur secrétaire. On appelle cet événement la Deuxième Défenestration de Prague, la première, en 1419, ayant été le point de départ des Guerres Hussites, tandis que la troisième, l'assassinat de Jan Masaryk, fils du fondateur de la République tchécoslovaque, se fit lors du coup d'État des communistes en 1948.

JAROSLAV BOŘITA DE MARTINIC (1582-1642), conseiller impérial, il partagea le sort du comte Vilém Slavata de Chlum dans la défenestration de 1618.

HEINRICH MATTHIAS VON THURN (1567-1640), comte, de la noblesse allemande de Bohême, en 1618 il mena la foule de rebelles protestants responsable de la Deuxième Défenestration de Prague, et il conduisit un bataillon à la Montagne blanche. Après cette défaite, il vécut à l'étranger.

RENÉ DESCARTES (1596-1650), philosophe français, connu comme fondateur de la pensée rationnelle moderne, mais qui, dans sa jeunesse, s'intéressait à la Fraternité de la Rose-Croix, mystérieuse association censée être basée en Bohême. En 1619, peut-être en rapport avec cet intérêt, il s'engagea dans l'armée catholique du duc Maximilien de Bavière, qui, pendant la Guerre de Trente Ans, occupa une partie de la Bohême.

KRYŠTOF HARANT DE POLŽIC ET BEZDRUŽIC (1564-1621), noble tchèque, compositeur de musique religieuse dans le style franco-flamand, et auteur d'un récit de voyage en Terre sainte. Converti au protestantisme en 1618, il participa à la révolte, menant un bataillon jusqu'à Vienne. Il fut décapité, avec vingt-six autres chefs de la rébellion, sur la place de la Vieille Ville de Prague.

JIŘÍ DE PODĚBRADY ET DE KUNŠTÁT (1420-1471), chef des utraquistes (hussites modérés), il imposa la paix, et fut élu roi de Bohême en 1458. Il lutta pour faire respecter les *Compacts* de 1436, par lesquels le Concile de Bâle permit aux utraquistes de rester dans l'Église tout en utilisant le tchèque dans une partie de la liturgie, et surtout en communiant sous les deux espèces. Il proposa la création d'une union des souverains chrétiens, lointain ancêtre des Nations unies et de la Communauté européenne, afin de régler tout conflit par des moyens pacifiques, mais il ne réussit pas à concrétiser ce rêve. Son fils Hynek fut poète et écrivain en langue tchèque.

KLEMENT GOTTWALD (1896-1953), premier secrétaire du parti communiste tchécoslovaque, qui en février 1948 dirigea le Coup de Prague, établissant le pouvoir exclusif du parti, et mettant le pays sous la domination soviétique.

TOMÁŠ MASARYK (1850-1937), philosophe, il fonda, après la Première Guerre mondiale, la République tchécoslovaque, dont il assura la présidence jusqu'en 1935.

PAUL CLAUDEL (1868-1955), dramaturge et poète qui mena aussi une carrière diplomatique, il fut consul de France en Bohême de 1909 à 1911.

ANTONÍN NOVOTNÝ (1904-1975), premier secrétaire du parti communiste tchécoslovaque, et président de la République, de 1953 à 1968, période très noire de la dictature communiste.

ALEXANDRE DUBČEK (1921-1992), membre du parti communiste slovaque, puis tchécoslovaque, il expérimenta, à partir de 1963, une libéralisation locale en Slovaquie. Fin 1967, lui et plusieurs autres réformateurs défièrent le pouvoir de Novotný, et début janvier 1968 on le nomma premier secrétaire du parti, initiant ainsi le Printemps de Prague, auquel l'invasion soviétique du 21 août mit brutalement fin.

KAREL ŠKRÉTA (1610-1674), le plus important peintre baroque tchèque. Né dans une famille utraquiste, il émigra avec sa mère en Saxe en 1628, quand leur confession fut déclarée hérétique. Formé à la peinture en Italie, où il devint catholique romain, il revint en 1638 à Prague, et y fit une grande carrière. Il réalisa un cycle de tableaux sur la Passion qui se trouve dans la galerie supérieure de l'église de Saint-Nicolas-de-Malá-Strana.

JAN HUS (vers 1370-1415), théologien et figure nationale tchèque. Ordonné prêtre, il enseigna à l'Université Charles de Prague. Il soutenait certaines des doctrines de l'Anglais Wycliffe, notamment sur la nécessité d'un retour à la pauvreté de l'Église, une condamnation des indulgences, l'utilisation de la langue vulgaire – donc le tchèque, dont il a réformé l'orthographe – dans la liturgie, et la communion pour les fidèles sous les deux espèces. Muni d'un sauf-conduit impérial, il partit en 1414 au Concile de Constance pour défendre ses thèses, mais il fut condamné pour hérésie et brûlé vif. Les Guerres Hussites qui s'ensuivirent durèrent jusqu'en 1436.

MATYAŠ (MATTHIAS) BRAUN (1684-1738), grand sculpteur baroque, né en Autriche, formé en Italie, qui fit toute sa carrière en Bohême. Ses réalisations les plus célèbres sont celles du domaine du comte Špork à Kuks, et à Prague *La Vision de sainte Luitgarde* sur le Pont-Charles, ainsi que les sculptures du jardin du palais Vrtba.

LEOS JANÁČEK (1854-1928), un des plus grands compositeurs du XX^e siècle, connu surtout pour ses opéras. *Lyška Bystrouška*, qui se passe dans la campagne morave, mélange des personnages humains et des animaux.

FRANZ KAFKA (1883-1924), écrivain tchécoslovaque germanophone, vécut toute sa vie à Prague, ville qui n'est guère mentionnée dans son œuvre, mais qui est partout présente.

PROLOGUE

Ce soir du 27 juin 1998, la chaleur est estivale. Les derniers rayons de jour viennent de disparaître. À peine une petite brise remue l'air réchauffé par la puissance du soleil, et chargé des exhalaisons urbaines.

Ce lieu est plutôt étrange. Une autoroute surélevée, qui vers le nord se transforme en pont, traversant cette rivière qu'on serait tenté d'appeler un fleuve, tandis que vers le sud, en pleine ville, elle emprunte des avenues encore bordées d'immeubles. Une autoroute urbaine, c'est un signe de la modernité.

Si on regarde par là, dans le nuage de lumières formé par les réverbères et les fenêtres éclairées, on distingue des blocs d'immeubles construits dans la seconde moitié du xx^e siècle, et qu'on appelle des cités. Ce ne sont pas elles qui pourraient donner une indication de l'endroit où on se trouve, car de tels ensembles existent à Paris et à Londres, à Rome et à Lisbonne, à Shanghai et à la Nouvelle York. Qu'il y ait, autour de la ville, des zones d'habitation n'ayant rien à voir avec elle, c'est aussi la modernité.

Toutefois, si on passe de l'autre côté de l'autoroute et qu'on regarde là où la lumière est encore plus intense,

quelques formes qui se lancent au-dessus de la masse construite rendent son identité plus précise. C'est une cité, au sens ancien et démodé du terme, où se dressent des tours gothiques et des dômes baroques. Quelques-unes de ces formes, particulièrement reconnaissables, semblent indiquer que cette ville est Prague.

Deux hommes déambulent ici, parmi les flots de voitures. Ces piétons ne semblent pas menacés, comme si les lourdes formes métalliques des véhicules n'existaient pas réellement. Cela fait partie de l'étrangeté du lieu.

Le premier des deux qui, accoudé au garde-fou, contemple maintenant les contours de la ville, doit avoir trente-cinq ans, avec un profil bien découpé et un nez aquilin. Le second, qui est plus âgé, l'observe depuis une certaine distance, mais l'objet de son attention, tout absorbé par le paysage urbain qui s'étend devant lui, n'en paraît pas conscient. Son profil si frappant, éclairé de face par la lumière de la ville, et en contre-jour par les phares des voitures, ressemble aux portraits auxquels on attribua, au XVIII^e siècle, le nom de M. de Silhouette, et plus on le regarde, plus les traits deviennent familiers.

Si sur ses cheveux on posait une perruque poudrée, le profil deviendrait encore plus reconnaissable. Attiré par quelque élément du paysage urbain, il se montre davantage de face. Il n'y a guère plus de doute : c'est bien le compositeur de *Don Giovanni*.

Celui qui l'observait l'a quitté, et a maintenant parcouru plusieurs kilomètres sur cette autoroute dont la coulée de béton se dresse comme une muraille de barbelés dans l'espace urbain. Étant passé devant la gare, il est arrivé à l'immense bâtiment en pierre noire érigé

au XIX^e siècle comme monument à l'identité tchèque, et qui ressemble à une version plus compacte du bâtiment romain qu'on a surnommé, à une époque où cette invention était encore d'un usage courant, la Machine à écrire. En tournant le dos au Musée national, il se trouve face à Václavské náměstí, avenue qu'on a construite comme preuve de la modernité de la ville, mais qu'on appelle, bizarrement, la *place* Venceslas. Peut-être en souvenir de la vraie place qu'elle a fait disparaître, le Marché aux chevaux, fruit de l'urbanisme du XIV^e siècle.

Passant à côté de la statue équestre du roi martyr, dont le supplice est éternisé par les deux bras de l'autoroute qui l'encerclent, le promeneur commence à descendre le terre-plein au milieu de l'avenue, dont la transformation en voie piétonne est sans doute censée compenser les souffrances actuelles de saint Venceslas. Cette descente, ou cette montée, est le début de la colline de Vinohrady, où l'empereur Charles IV a fait planter des vignes de Bourgogne. Au bout d'un moment l'homme traverse la chaussée, et continue sur le trottoir de droite.

Beaucoup de monde passe dans les deux sens. On entend, chez les touristes qui composent une grande partie de la foule, des bribes d'allemand, d'anglais, et de français, parmi d'autres langues étrangères. Celui qui descend la pente se fait aspirer par certains groupes, avant de s'en détacher et de poursuivre son chemin solitaire.

Pourtant, malgré les masses humaines qui arrivent par vagues, se dissolvant et revenant comme la marée, il y a une présence, légèrement en retrait, que le marcheur ne perd pas. Il a dû s'en apercevoir, car il ralentit, mais l'autre fait de même, conservant le même décalage.

Le premier avance plus lentement encore, et les deux finissent par se trouver côte à côte.

Le promeneur n'a jamais tourné le regard vers l'autre. Mais leur compagnonnage est implicitement accepté par le rythme identique qu'ils ont adopté, de sorte qu'ils restent toujours ensemble. Par ailleurs, le premier a dû comprendre que cet inconnu qui ne le quitte pas, c'est le même qu'il a observé sur l'autoroute.

Cela fait un certain temps maintenant qu'ils descendent l'avenue, l'un à côté de l'autre, en silence. Enfin, toujours sans lever le regard, le plus âgé dit :

– Parlez-vous français ?

– Oui.

– Je parle mal l'allemand. C'est votre langue maternelle, n'est-ce pas ?

– Oui. Mais les Français disent que leur langue est universelle.

– Vous ne le croyez pas ?

– Toutes les langues sont universelles, quand elles font entendre ce qu'il y a de plus particulier.

– C'est-à-dire ?

– L'âme.

– Vous m'autorisez, alors, à parler français ?

– Si vous me faites entendre votre âme, oui.

Son interlocuteur, sans cesser d'avancer, le regarde pour la première fois. Il lui dit :

– J'ai l'impression que vous me suivez.

– Nous nous trouvons au même endroit au même moment, mais cela signifie-t-il que je vous suis ?

L'autre ne répond pas. Ils continuent à avancer en silence, puis l'homme au nez aquilin demande :

– Voulez-vous prendre un verre ?

– Où?

Celui qui a posé la question s'arrête, l'autre suit son exemple, et le premier fait un signe de tête vers leur droite.

– Ici? demande-t-il.

– Pourquoi pas?

Ils se dirigent alors vers le Café Evropa, au rez-de-chaussée de l'hôtel du même nom. Les deux hommes choisissent une place au fond de l'immense salle, déserte, où s'étend entre eux et la rue une mer de petites tables et de chaises inoccupées, et où, malgré la solidité bourgeoise du décor 1900, l'éclairage très faible donne au lieu un aspect onirique.

Ils commandent des becherovkas à une jeune femme apparue comme par magie, et qui, après avoir apporté les consommations et encaissé, disparaît, laissant les clients de nouveau seuls dans ce vaste espace vide. Ils prennent en silence une gorgée de leur alcool, puis le plus âgé dit :

– J'ai bu la becherovka pour la première fois il y a trente ans.

– Elle ne change pas beaucoup.

– C'était mon premier jour à Prague. J'avais vingt ans.

– Avoir vingt ans, c'est quelque chose qui arrive à presque tout le monde.

– Puis on ne les a plus.

– Cela aussi est une expérience assez universelle.

– Peu de jours après mon arrivée, j'ai découvert cette salle.

Il lève le regard vers l'étage en mezzanine, puis il enchaîne :

– À cette époque-là, elle était pleine de monde le soir : des trafiquants, des prostituées, des espions, et même des étudiants, comme moi.

– Viviez-vous ici ?

– Non, à Paris. Mais je venais à Prague souvent. En regardant maintenant l'étage, où se passaient les choses les plus bizarres, et où nous, les étudiants, nous n'osions pas monter, j'ai eu l'impression, pendant un instant, que tout ce monde était encore là. Mais nous sommes seuls ici, et parmi ceux qui fréquentaient le café à cette époque-là, beaucoup doivent être morts.

– Pourtant, vous aviez raison.

– C'est-à-dire ?

– Cette ville tient tout en son présent, et c'est sans doute pourquoi vous êtes là.

– Que voulez-vous dire ?

– Que cherchez-vous ici ?

– Peut-être mon passé. Certainement mon avenir ou du moins, ce qui en reste. Mais ce sont des choses qui ne concernent que ma petite histoire.

– Le présent de la ville, ce sont les petites histoires de tous ceux qui y ont vécu, ou qui y vivront.

– Depuis trente ans je suis obsédé par une scène apparemment banale que j'ai vue à Prague en juin 1968. C'était à la Malostranská kavárna, à une terrasse aménagée sur une plateforme en bois, un peu comme une guinguette sans eau. Moi j'étais seul. À la table à côté il y avait trois jeunes de mon âge, deux garçons et une fille, qui regardaient un plan de Rome. Ils étaient joyeux, mais on sentait chez eux quelque chose de la mélancolie qui fait partie de tout sentiment fort.

– Et alors ?

– C'est tout. Mais ces trois êtres sont restés avec moi. Comme des fantômes.

– Dans ce cas, ils sont ici.

– Où?

– Dans le présent de cette nuit.

– Comment les trouver?

– Ouvrez-vous au présent. Sachez que les présences que vous cherchez vous cherchent aussi.

Le plus âgé lève les yeux sur la vaste salle déserte, où les dorures des murs, sous le faible éclairage d'une autre époque, semblent onduler et perdre leur solidité matérielle. Les deux hommes se regardent un instant, puis ils vident leurs verres. Celui au nez aquilin dit à l'autre :

– Nous allons maintenant nous quitter.

– Je vais continuer à chercher.

– Vous ne serez pas seul.

– Pourtant je n'ai jamais ressenti une plus grande solitude.

– Ceux qui cherchent dans cette nuit suivent tous la même voie.

– J'ai l'impression de chercher dans l'obscurité.

– C'est dans l'obscurité qu'on remarque la lumière.

Ils se lèvent, et s'en vont. La serveuse arrive, emporte leurs verres, puis elle disparaît dans l'office au fond. Maintenant, dans l'immense espace vide, enveloppé de ses dorures, la présence des deux hommes, qui sont venus, et qui sont repartis, se mêle, au sein de ce présent, à tant d'autres.

Plus tard dans cette même soirée du 27 juin 1998, l'homme au nez aquilin se trouve devant le Stavovské Divadlo, le Théâtre des États, construit au début des années 1780 par l'aristocratie du royaume de Bohême, sous l'impulsion du comte de Nostic. L'édifice a plusieurs

fois changé de nom, de même qu'on a transformé maints détails de son architecture, mais c'est dans cette salle que le compositeur lui-même a dirigé les premières représentations des *Noces de Figaro*, et qu'il a créé *Don Giovanni* et *La Clémence de Titus*. Avec une expression mi-grave, mi-amusée, l'homme contemple la façade du bâtiment, puis il passe sous les arcades du portique et examine les affiches.

Un document très sobre, sans image, se rapporte à la représentation en cours, avec les renseignements essentiels imprimés en petit, afin de ne mettre en valeur aucun nom, comme il sied à un *théâtre de répertoire* avec une *troupe d'État*. Toutefois, il y a exceptionnellement un petit addendum collé en bas, annonçant, en caractères gras : *Retour à Prague de la grande cantatrice tchèque Dušková. Hors abonnement. Prix spéciaux.*

L'homme sourit. Il semble tendre l'oreille. Peut-être, avec son ouïe très fine, réussit-il à entendre ce qui se passe à l'intérieur.

La salle est pleine. C'est un public de gala. À l'orchestre et dans les premières rangées de loges beaucoup des femmes portent des robes de soirée, et certains des hommes sont en demi-habit.

Sur scène on joue le troisième acte des *Noces de Figaro*. Comme le Stavovské Divadlo, qui fait partie du Théâtre national, est un *théâtre de répertoire*, le décor consiste en quelques panneaux pouvant être montés et démontés rapidement, pour faire place au décor du spectacle suivant. Ils représentent un palais du xviii^e siècle vu par un publiciste, et les costumes sont dans le même style.

La Comtesse entre en scène et, ne trouvant pas Suzanne, elle commence son récitatif accompagné.

La chanteuse est une belle femme, blonde sous sa per-ruque blanche, avec une voix assez puissante, mais d'une extrême pureté, qui, sur certaines notes, s'éloigne d'une fraction infime du ton juste, leur prêtant une couleur mélancolique.

Au fur et à mesure qu'elle avance dans son air, le public semble se perdre dans la représentation, oubliant son propre rôle. Au moment du mouvement rapide, la jubilation de la salle est sensible. La fin du morceau provoque plusieurs minutes d'applaudissements, mais devant une scène vide, car contrairement à la coutume, la chanteuse ne revient pas.

Le rideau final est suivi de multiples saluts, jusqu'à ce que, malgré l'enthousiasme du public et les encouragements du chef de scène, l'interprète de la Comtesse refuse un dernier rappel et repart dans les coulisses. Ayant gagné sa loge, elle écoute le retour audio où les applaudissements continuent. Lorsqu'ils retombent enfin dans le silence, elle pousse un soupir de soulagement, et s'assied dans un fauteuil, en attendant la maquilleuse et l'habilleuse.

Elles n'arrivent pas.

Soudain, toutes les lumières dans la pièce s'éteignent. On frappe à la porte, la cantatrice dit d'entrer, et lorsque on ouvre, elle aperçoit dans l'embrasement, tenant une bougie, un homme âgé, habillé d'un très vieux costume.

– Puis-je entrer? demande le visiteur.

– Oui.

– Je suis navré, madame, de ce désagrément.

Il s'avance de quelques pas, et referme.

– Que se passe-t-il? demande la chanteuse.

– Il y a eu une coupure de courant.

– Dans le secteur ?

– Non, madame, dans le théâtre. Comme les *tempi* du chef étranger, et les applaudissements auxquels madame a eu droit, ont fait durer la représentation quinze minutes de plus que prévu, les syndicats ont appelé à un mouvement de protestation. Le départ inopiné du personnel a été accompagné d'actes de malveillance.

– Mais on va rétablir le courant ?

– Certainement. Mais l'ouverture des négociations n'est prévue que pour demain matin.

Elle sourit, et dit :

– Les choses ne changent pas beaucoup ici.

– C'est un lieu de traditions.

– Ce n'est pas grave. Laissez-moi une bougie.

– Bien sûr.

Le vieil homme fait couler de la cire sur la table de maquillage, et y colle la bougie.

– La première fois que la Dušková chante à Prague, dit-il, et elle n'a pas d'habilleuse. Quelle honte !

– Quand je vivais à Prague, je m'habillais moi-même.

La lumière de la bougie, qui éclaire le vieil homme de dessous, lui donne une allure étrange.

– Vivez-vous à Paris maintenant ? demande-t-il.

– Quand je ne suis pas ailleurs, c'est là où je me trouve. Je ne sais pas si j'y vis.

Elle se contemple dans la glace. La lumière chaude de la bougie la rajeunit.

– À Prague, dit-elle, je sais que j'ai vécu.

Soudain elle lève la tête vers le vieil homme, et demande :

– Pourquoi, monsieur, n'êtes-vous pas parti avec les autres ?